



Chez les parents de Vandana Shiva, on ne s'encombrerait pas des questions de religion, de castes ou d'identité sexuelle.

MÉMOIRES TERRESTRES

ESSAI

VANDANA SHIVA

Dans un pays plutôt rétif à ses idées, l'essayiste indienne a voué sa vie à l'écologie, au féminisme. À la liberté.

TTT

Peu d'enfants ont le droit (ou la chance) de choisir leur propre prénom. Vandana Shiva a adopté le sien à l'âge de 11 ans, comme sa sœur Mira, tandis que leur frère Kuldip décidait de garder le sien. Quant à son nom de famille, lui aussi fut le fruit d'un choix, cette fois de ses parents, anti-castes, qui décidèrent d'abandonner leur patronyme dans l'Inde de la lutte pour l'indépendance. Ils optèrent pour Shiva, comme le dieu de la mythologie, parce que ce nom n'était « lié à aucune caste ». La liberté, de choisir, de refuser, de déranger, est au cœur des *Mémoires terrestres* de Vandana Shiva, née en 1952 dans les forêts de l'Himalaya, et c'est une Liberté avec un grand L, à la fois socle et boussole d'une vie vouée à l'écologie, à l'altermondialisme, à l'écoféminisme. Élevés par des parents gandhiens, socialistes, féministes avant l'heure, « avec l'idée qu'il n'y a aucune différence entre être un homme ou une femme [...] , nous avons grandi comme des esprits totalement

libres – à la recherche de notre personnalité, sans être encadré·e·s par les fardeaux de la caste, de la religion et de l'identité sexuelle », écrit cette physicienne de formation, essayiste (une vingtaine de livres), lauréate en 1993 du Right Livelihood Award (un prix Nobel alternatif). Au point d'utiliser le pronom masculin pour se désigner, sa sœur et elle, quand elles étaient adolescentes, et imiter leur frère... Et de se donner, surtout, les forces et les moyens d'une destinée hors norme.

« *Une vie de luttes pour l'écologie et le féminisme* », résume le slogan inscrit en couverture, sous le portrait d'une Vandana Shiva tout sourire, porteuse d'un bindi (cette petite pastille fixée entre les sourcils, tel un troisième œil) et d'un sari de soie curcuma et aubergine. L'hyperactive activiste y déroule le récit de ses batailles, souvent pionnières, dans un monde loin d'être gagné à l'écologie et au féminisme. Son engagement dans le prodigieux mouvement Chipko, mené par les femmes contre l'exploitation des forêts himalayennes, à partir de 1972. Ses combats acharnés contre la privatisation de l'eau et de la biodiversité, contre Monsanto et les OGM, contre la Fonda-

tion Gates, et pour la préservation des semences, « *sources de la vie* », qui « portent en elles le passé culturel de la biologie et de l'évolution [et] renferment le potentiel futur de l'évolution », dont la diversité a été « co-créeée par les petit·e·s agriculteur·rice·s, en particulier les femmes, au fil des siècles ». À la tête de son association Navdanya, créée en 1991, l'infatigable Shiva a formé des milliers de paysans et paysannes à l'agroécologie, multiplié les banques de semences (une centaine) et contribué à des victoires emblématiques. La fermeture, par exemple, d'une usine Coca-Cola, en 2004 ; le sauvetage, à coups de campagnes et de procès, du riz basmati ou du margousier, menacés par des brevets occidentaux.

Entre tous ces combats, un fil rouge, indestructible, celui d'une passion pour le vivant née des ruisseaux de montagne et des forêts de rhododendrons, de chênes et de déodars de son « *berceau physique et intellectuel* » : « *Le parcours de ma vie a été un parcours de biodiversité, où j'ai essayé de comprendre comment tout est interconnecté par la biodiversité – dans les forêts, dans nos fermes, dans nos intestins, dans nos esprits, dans nos cultures et dans nos sociétés.* »

– Weronika Zarachowicz

| *Terra Viva*, traduit de l'anglais (Inde) par Marin Schaffner, éd. Rue de l'échiquier-Wildproject, 224 p., 22 €.